
SUTTER, Pascale, *Von guten und bösen Nachbarn. Nachbarschaft als Beziehungsform im spätmittelalterlichen Zürich*

Pierre Monnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1011>

DOI : 10.4000/ifha.1011

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Pierre Monnet, « SUTTER, Pascale, *Von guten und bösen Nachbarn. Nachbarschaft als Beziehungsform im spätmittelalterlichen Zürich* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2004, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1011> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1011>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

SUTTER, Pascale, *Von guten und bösen Nachbarn. Nachbarschaft als Beziehungsform im spätmittelalterlichen Zürich*

Pierre Monnet

- ¹ Face aux maux prétendument caractéristiques de notre société (solitude, individualisme, indifférence), la douceur d'être inclus, l'entraide et la solidarité communautaire de ces mondes pré-modernes que nous aurions perdus sont parfois rappelés comme autant de leçons d'histoire à nos contemporains. Le Moyen Âge n'échappe pas à ces remaniements nostalgiques et la force réelle, mais point exclusive, des réseaux d'encadrement et d'accompagnement de la personne (parenté charnelle, confraternelle ou spirituelle, amitié, incorporations de toutes sortes) participe, ici ou là, d'une légende médiévale, figure positive de la réception moderne d'une période qui connaît aussi son noir revers. Incontestablement le voisinage appartient à cet arsenal imaginaire qui voit l'individu entouré et surveillé par le groupe à toutes les étapes de sa vie : le retrait du monde et la fuite pour échapper aux voisins ne peuvent alors relever que d'un choix spirituel réservé aux clercs ou bien d'une nécessité pour échapper à la loi des hommes. Il était donc normal que les historiens, attentifs aux liens passés qui unissent les hommes, après avoir scruté les fils de la parenté, de l'amitié, du pouvoir, de la religion et du travail, se soient emparés de cette forme particulière de relation, de cohabitation et de communication que constitue le voisinage, lequel se trouve d'ailleurs évoqué par les précédents thèmes tant il est vrai que l'on habitait souvent, en ville comme au village, à côté de ses parents, de ses amis, de son patron, de son seigneur, de son parrain, de son tuteur ou de son propriétaire... C'est dire s'il fallait d'abord cerner cet objet d'histoire que peut former le voisinage. Pour le terrain d'enquête retenu par l'auteur, la ville de Zurich au XVe s., aucune source en tant que telle n'en traite exclusivement, c'est-à-dire plutôt que toutes en parlent, de sorte que tout fait ventre pour identifier les voisins et surtout les relations qu'ils entretiennent : cadastre, recension des feux, actes judiciaires et procès, listes d'imposition, testaments,

ordonnances de police, délibérations du Conseil, statuts de métier, archives hospitalières. Il fallait d'abord savoir comment nommer les voisins : c'est-à-dire comment les autorités les appelaient et comment ils se désignaient entre eux. Un poste d'observation privilégié est dessiné par les actes de la pratique judiciaire car le discours sur le voisinage est alors instrumentalisé soit pour se définir comme un bon et honnête voisin, soit pour dénoncer à l'inverse le mauvais voisin. Quoique l'analyse parvienne bien à montrer combien la définition du voisin reste tributaire d'une proximité visuelle et sonore et se révèle d'autre part d'une grande innovation par le croisement entre les désignations de la topographie intra-urbaine (qui n'oublie pas la réputation naissante des quartiers !) et le fonctionnement de l'anthroponymie citadine, c'est curieusement sur l'aspect proprement discursif (et « genré ») de la catégorie que l'étude est la moins riche en comparaison de la mine d'informations qu'elle livre par ailleurs sur les modes et les modalités de relations, les conflits, les occasions, les fonctions, le droit de voisinage... bref une phénoménologie d'une précision et d'une ampleur impressionnantes. Naturellement le filtre documentaire impose une correction permanente car les sources disponibles parlent plus volontiers du dérèglement des liens de voisinage que de leur bon fonctionnement. Mais, en intégrant les leçons de méthode proposées par les médiévistes allemands qui ont travaillé sur de tels sujets (ainsi, entre autres, de Gabriela Signori, de Katharina Simon-Muscheid, de Hans-Jörg Gilomen, de Gerd Schwerhoff, de Peter Schuster ou de Valentin Groebner), l'auteur parvient justement à montrer combien les conflits de voisinage, qu'ils portent sur les partages, les coutumes, les limites, les animaux, le bruit, les comportements... sont révélateurs des normes sociales et juridiques, écrites ou non écrites, élaborées par la communauté et traduisent les formes de contrôle de la collectivité. Sans doute une meilleure prise en compte des travaux de l'historiographie française sur la rumeur, l'honneur, la vengeance, la rue ou la sexualité (nous songeons entre autres aux travaux de Claude Gauvard, de Jean-Pierre Leguay ou de Jaques Rossiaud, mais il faut dire qu'une erreur dans la reliure des cahiers prive le lecteur de dix pages de bibliographie secondaire) aurait-elle permis d'aller encore plus loin dans la perception d'un imaginaire et d'une culture du voisinage. Il n'en demeure pas moins que le lecteur trouvera sous la plume de P.S. des pages fascinantes et inédites sur ce qui, aujourd'hui encore, constitue le quotidien agréable ou désagréable des relations de voisinage et assure, comme autrefois, le pain quotidien des plaideurs et des avocats : nuisances sonores, visuelles ou olfactives, constructions gênantes, conflits de délimitations, servitudes, droits de passage, désaccords sur l'entretien de la rue, des escaliers, l'évacuation des ordures ou des eaux usagées, la garde des animaux. Les frontières de voisinage reproduisent et testent souvent à leur manière les frontières sociales et juridiques. On lira également des développements neufs sur les habitudes et les motifs de déménagement en relation avec le « marché » locatif (seul un cinquième des habitants est propriétaire à Zurich au XVe s.) et en liaison avec le souci de rapprochement ou d'éloignement du voisinage (qui expliquerait plus du tiers des déménagements à l'intérieur d'un même quartier). De même, on se reportera avec le plus grand intérêt à la description des procédures judiciaires et le plus souvent infrajudiciaires destinées à régler les différends, à établir les compromis, à dédommager les infractions. Le rôle du Conseil et singulièrement du bourgmestre, comme dernière instance, doit être ici remarqué. Mais il n'y eut pas que de mauvais voisins et les solidarités furent réelles, partout où la puissance publique ne s'était pas encore immiscée : surveillance du quartier, combat contre l'incendie, soutien aux

malades ou aux personnes âgées, témoignages, substitution familiale, aide à l'accouchement et entremise matrimoniale. En bien comme en mal, le voisinage est un lieu de communication, de cohabitation sociale tantôt verticale tantôt horizontale, un lieu de pouvoir mais aussi de souplesse car, à la différence de la famille et de la parenté auxquelles on est lié par la naissance et le mariage, le voisinage peut demeurer éphémère : il suffit de déménager.

- 2 Pierre MONNET (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)